

LES JANSENISTES EN AUTRICHE ET EN ALLEMAGNE  
FACE A LA REVOLUTION

par Peter HERSCHE

En Autriche, le jansénisme a joué un grand rôle au temps des empereurs Marie-Thérèse et Joseph II. En fait, il était la base théologique du « Reformkatholizismus » autrichien, le prétendu « joséphisme ». En France, Emile Appolis a été le dernier à s'occuper des pays habsbourgeois. Comme le jansénisme autrichien est donc peu connu hors des pays de langue allemande, il me semble utile de faire ici tout d'abord quelques remarques générales, en résumant mes propres recherches sur ce thème.

Déjà dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut trouver en Autriche des partisans isolés du jansénisme et quelques admirateurs des livres de Port-Royal. Mais d'un vrai mouvement janséniste on ne peut parler que depuis les années 1750. A cette époque, il y avait quelques évêques que l'on peut qualifier de « philojansénistes ». Ils se heurtaient au catholicisme baroque, aux jésuites, à l'intolérance, à la formation insuffisante du clergé, etc. Ils cherchaient des alternatives. Ils les trouvèrent d'une part chez Muratori, d'autre part dans le jansénisme tardif. Cependant ils n'avaient pas appris à connaître celui-ci en France ou aux Pays-Bas, mais en Italie, particulièrement à Rome, au cours de leurs études. A Vienne, un cercle janséniste se forma autour de l'archevêque Migazzi et de l'évêque titulaire Stock. Migazzi, qui plus tard changera de parti, était très convaincu de la vérité des idées jansénistes au début. Il attaqua les jésuites et fonda, en 1758, un séminaire dans lequel les jeunes ecclésiastiques étaient formés dans un esprit favorable au jansénisme. A cette époque, les jansénistes radicaux des années

1780 faisaient déjà leurs premiers pas dans ce milieu. Mais tout d'abord les jansénistes modérés dominaient. Leur chef était Stock, qui s'était converti à Rome à la « saine doctrine ». Il y avait beaucoup d'Italiens dans ce premier cercle janséniste, par exemple le secrétaire de Stock, Ramaggini, en outre quelques professeurs qui enseignaient la théologie thomiste ou augustinienne à l'Université de Vienne, comme Gazzaniga, Gervasio et Bertieri, dans de nouvelles chaires que l'on avait instituées pour donner un contrepoids aux jésuites. C'était aussi Stock qui était le personnage le plus influent à la faculté : il était directeur de la Faculté de théologie de Vienne, c'est-à-dire le représentant de l'Etat à l'Université depuis les réformes de Van Swieten. Il cherchait avec acharnement à remplacer les jésuites par des jansénistes ou philojansénistes, d'abord à Vienne, plus tard dans les autres Universités de l'Etat des Habsbourgs. Le séminaire et l'Université de Vienne étaient donc les pépinières du jansénisme en Autriche. Là, on peut voir une collaboration intime entre les jansénistes autrichiens et l'Etat, qui envisageait une réforme fondamentale de l'Eglise pour bien d'autres raisons que les jansénistes. Les jansénistes étaient partisans de ces projets, c'est pourquoi l'Etat les favorisait.

Ici se pose la question de l'attitude du monarque. Traditionnellement, les Habsbourgs avaient été un des piliers les plus forts du catholicisme baroque, empreint de l'esprit de la contre-réforme et favorisé par les jésuites. Mais cela changea avec Marie-Thérèse. Fille d'une protestante, elle connut déjà dans sa jeunesse des livres jansénistes, très appréciés parmi les converties. A un âge avancé, surtout après la mort de son mari bien-aimé, elle estima davantage ces lectures. D'ailleurs son mari, François-Etienne de Lorraine, n'était pas non plus un partisan du catholicisme traditionnel. La nouvelle politique ecclésiastique que Marie-Thérèse instaura dans les années 1760 témoigne qu'elle manifestait de plus en plus de réserves envers le catholicisme traditionnel. Elle se détourna des jésuites et finalement remplaça son confesseur jésuite par un janséniste décidé, le prévôt Ignace Müller. C'est dans son couvent de Sainte-Dorothee que les jansénistes viennois tenaient leurs réunions chaque semaine. De même, l'impératrice remplaça chez ses enfants cadets, dont Marie-Antoinette et le futur électeur

de Cologne Maximilien, les confesseurs jésuites par des jansénistes. A mon avis, on devrait donc qualifier Marie-Thérèse de « philojanséniste ».

Sous cette haute protection, les activités des jansénistes autrichiens se multiplient dans les années soixante et soixantedix. Ils prennent contact avec le comte Dupac de Bellegarde à Utrecht ; dès ce moment, on trouve aussi des nouvelles de Vienne dans les *Nouvelles Ecclésiastiques*. Les jansénistes autrichiens soutinrent les efforts du comte pour une union des Eglises d'Utrecht et Rome. Lors de son voyage à Rome en 1774, Dupac trouva beaucoup d'amis à Vienne ; il fut aussi reçu par l'impératrice elle-même. Un grand rôle fut joué par le médecin ordinaire de Marie-Thérèse après la mort de Van Swieten, le Néerlandais Antoine de Haen, membre de l'Eglise d'Utrecht. Il y avait d'autres laïcs parmi les jansénistes autrichiens, par exemple le baron de Sperges, secrétaire dans le Département pour l'Italie. Toutefois, le jansénisme autrichien demeurait un phénomène essentiellement clérical. Parmi les évêques, ceux de Brixen, le comte Spaur, et de Laibach, le comte Herberstein, étaient imbus de principes jansénistes. A Vienne, plusieurs anciens élèves du séminaire exerçaient alors les fonctions de curé. Après l'abolition de la Société de Jésus en 1773, il fallut remplacer tous ses membres dans les Universités. Ce bouleversement offrit à plusieurs jansénistes la chance de devenir professeur. Les branches préférées par ceux-ci étaient la théologie morale, le droit ecclésiastique et la nouvelle théologie pastorale, spécialité de l'Autriche de Marie-Thérèse et de Joseph II. Le successeur de Stock dans la charge de directeur de la Faculté, l'abbé Rautenstrauch, protégeait également les jansénistes qui lui avaient donné des suggestions pour des réformes théologiques. De Vienne, le jansénisme se répandit dans les autres pays de la monarchie, dans les séminaires, par exemple à Brünn ou à Laibach, et dans les Universités. Les activités des jansénistes autrichiens pour répandre des livres jansénistes sont particulièrement remarquables. Déjà dans les années soixante, on avait commencé avec la réimpression des ouvrages français à Vienne. Mais pour les rendre utiles à tous, il fallait les traduire en allemand. Cela était aussi un désir exprès de l'impératrice, qui voulait voir les « bons livres » entre les mains de tous ses sujets. Par conséquent, les jansénistes autrichiens ont publié

en langue allemande presque tous les ouvrages importants de plus de trente auteurs français. A cela il faut joindre leurs propres ouvrages sur la théologie morale et pastorale. En tout, on peut compter dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle 120 livres d'esprit janséniste, 170 avec les réimpressions. Surtout, ce fait interdit de juger le jansénisme autrichien comme un phénomène éphémère.

Dans les années quatre-vingt, sous Joseph II, le jansénisme autrichien montre une tendance à des idées et à des attitudes plus radicales. Ses chefs étaient, à cette époque, le Luxembourgeois de Terme, le successeur de Stock dans le chapitre cathédral de Vienne ; Marc-Antoine Wittola, le publiciste le plus important en Autriche, et le Suisse Melchior Blarer, probablement le janséniste le plus convaincu, *spiritus rector* du séminaire fameux de Brünn. En comparaison avec les modérés, ces personnages étaient sensiblement plus anticurialistes, hostiles au monarchisme et partisans du richérisme. Ils tenaient un discours plus offensif et ils étaient, dans une certaine mesure, ouverts aux Lumières. Mais il pouvaient moins compter sur le nouvel empereur. Certes, Joseph II favorisait les jansénistes, au moins dans les premières années de son règne. Mais il n'agissait plus par conviction, comme sa mère. Il lui fallait les jansénistes pour réaliser son programme radical de réforme ecclésiastique, pour rompre l'opposition du clergé conservateur, dont le chef était alors Migazzi. Dans ces conditions, le déclin du jansénisme autrichien commença.

Si nous cherchons à définir les qualités propres au jansénisme autrichien, qui le distinguent du jansénisme français et de celui d'Utrecht (mais moins du jansénisme italien), au moins partiellement, et qui expliquent aussi, à mon avis, pour une grande part ses attitudes envers la révolution, il faut relever trois traits fondamentaux :

1. Les jansénistes autrichiens ont en général de bonnes relations avec l'Etat, avec les princes et les ministres, surtout avec les représentants du despotisme éclairé, comme Marie-Thérèse, Kaunitz, Joseph II, Léopold II. Ils comptent sur l'Etat pour répandre leurs idées. D'autre part, l'Etat se sert des jansénistes pour réaliser ses réformes ecclésiastiques. On pourrait parler d'une symbiose. Les recherches sur le « joséphisme »

suscitèrent une longue querelle sur son caractère. Est-il « Reformkatholizismus » (Winter) ou « Staatskirchentum » (Maass) ? Il est tous les deux, on ne peut séparer l'un de l'autre. Mais du dévouement des jansénistes autrichiens à leurs princes, on devrait attendre une certaine méfiance face aux mouvements révolutionnaires.

2. Les jansénistes autrichiens ont une attitude positive envers les Lumières. Cela dit, il faut immédiatement préciser que « Lumières » ne doit pas faire penser ici aux déistes anglais ni aux matérialistes français, c'est-à-dire au philosophisme anticlérical, mais à l'*Aufklärung* allemande. Celle-ci n'était pas, le plus souvent, hostile à la révélation ; elle cherchait une synthèse entre croire et savoir. Ce but est caractéristique des protestants et des catholiques dans le Saint-Empire. Il l'est aussi des jansénistes autrichiens, pendant un certain temps, l'époque des modérés. Le jansénisme radical des années quatre-vingt, cependant, a tendance à abandonner les idées proprement jansénistes au profit de celles de l'*Aufklärung*. On voit maintenant qu'il y a certaines contradictions entre les deux. Il faut se décider. Ainsi on voit, à l'époque de Joseph II, plusieurs jansénistes viennois abandonner les principes jansénistes et se joindre au mouvement de l'*Aufklärung*. On peut observer ce processus par exemple chez Joseph Lauber, ancien élève du séminaire, plus tard professeur, dans sa théologie morale, qu'il publia en cinq tomes, de plus en plus imbus de maximes de l'*Aufklärung*. D'autres, comme Gaspard Karl, dont nous parlerons plus tard, attaquent l'*Aufklärung* et deviennent de nouveaux conservateurs. C'est un lieu commun de dire qu'il y a un lien entre Lumières et Révolution française. Retenons que les positions différentes des jansénistes autrichiens à l'égard de l'*Aufklärung*, particulièrement sur la question des limites et de la distinction entre vraie et fausse *Aufklärung*, ont une influence décisive sur leurs attitudes envers la Révolution.

3. Dans la conclusion de mes recherches j'ai défini le jansénisme autrichien « un mouvement théologique et politique avec l'intention de réformes pratiques dans l'esprit des Lumières ». Les chercheurs italiens parlent d'un « giansenismo ope-

rante », et c'est justement cela que l'on trouve aussi dans l'Etat des Habsbourgs. Les querelles théologiques qui préoccupaient le jansénisme français, même longtemps après Quesnel et la bulle *Unigenitus*, intéressaient les jansénistes autrichiens de moins en moins. Ce qu'ils voulaient, et ce qu'ils pouvaient réaliser essentiellement, avec l'aide de l'Etat, c'étaient des changements dans la *pratique* religieuse : une meilleure formation du clergé (par exemple par la branche nouvelle de la théologie pastorale), une meilleure instruction du peuple par la lecture des Ecritures Saintes et des « bons livres », la lutte contre les pratiques magiques et superstitieuses, une structure plus démocratique de l'Eglise, la réduction du poids des nobles au profit des roturiers, l'amélioration de la position du simple curé, l'engagement dans les institutions de prévoyance sociale introduites par Joseph II, la lutte pour la tolérance et un certain œcuménisme, etc. Là, on peut voir clairement des parallèles avec la politique ecclésiastique de la Révolution française.

Venons-en donc à notre thème principal, la Révolution. En 1789, le jansénisme autrichien se trouvait déjà en plein déclin. Dans les dernières années du règne de Joseph II, il avait perdu pour la plus grande partie la protection de la Cour. Les Italiens qui ne suivaient pas la radicalisation retournèrent dans leur patrie. En 1784, Blarer émigra en Allemagne et plus tard à Utrecht. L'empereur l'avait tout d'abord estimé, maintenant il le qualifiait de fou. La même année, le dernier confesseur janséniste à la Cour fut congédié ; l'instruction du futur empereur François II était dans les mains d'un ex-jésuite. Le parti ultramontain et conservateur autour de Migazzi, du nonce Garampi et des ex-jésuites gagna du terrain. Après 1785 plusieurs jansénistes de premier ordre moururent : de Terme, les deux évêques, quelques professeurs. D'autres se retirèrent de la vie publique. Après 1790 l'intérêt pour la littérature janséniste diminua considérablement. Après la mort du comte Dupac, les relations avec Utrecht furent presque interrompues ; son successeur Mouton n'avait que peu de correspondants dans toute l'Autriche. Bref, le jansénisme était dépassé, au profit de l'*Aufklärung* maintenant très en vogue.

\*\*

Les attitudes des jansénistes survivants en Autriche à l'égard des événements de France se laissent examiner le plus aisément chez Wittola. Ses jugements me semblent assez significatifs. Wittola, non cité dans l'ouvrage magistral d'Edmond Préclin, mais auparavant parmi les quatre admirateurs allemands de Port-Royal dans la liste d'Henri Grégoire, était sans doute une des figures les plus éminentes du jansénisme autrichien ; cela nonobstant le fait qu'il resta pendant toute sa vie simple curé à Probstdorf, aux environs de Vienne. Certes, il fut plusieurs fois proposé comme candidat à la direction de la Faculté de théologie ou à un évêché vacant. Mais déjà Marie-Thérèse le qualifiait de trop imprudent et fougueux pour cela. Wittola était un correspondant de Dupac et un traducteur infatigable. Il était l'éditeur et le rédacteur de la *Wienerische Kirchenzeitung*, publiée chaque semaine entre 1784 et 1789. On peut regarder cette revue comme le pendant allemand des *Nouvelles Ecclésiastiques*. Elle était le porte-parole de l'*Aufklärung* catholique en Autriche. Entre 1790 et 1792 suivent les *Neueste Beiträge zur Religionslehre und Kirchengeschichte*. Celles-ci s'occupent plus des questions fondamentales que de l'actualité. Malgré cela, la nouvelle revue informait à plusieurs reprises et tout du long sur les événements de France. Ce faisant, Wittola ne parlait presque que du bouleversement dans l'Eglise ; il ne se préoccupait guère des événements purement politiques. En partisan aveugle de l'absolutisme, Wittola devait être sceptique quant aux assemblées représentatives. Malgré cela, il ne désapprouvait pas le cours de la Révolution, probablement parce que l'Assemblée nationale commençait enfin à réformer l'Eglise. Elle faisait donc ce qu'en Autriche le prince avait déjà fait. C'est pourquoi il défend l'Assemblée dès son premier communiqué dans la *Wienerische Kirchenzeitung*. Selon Wittola, l'Eglise de France est très affaiblie, écrasée sous le joug de l'*Unigenitus* et de Rome. Elle a donc besoin d'une réforme, et le curé autrichien se réjouit du nouvel esprit réformateur en France. Remarquable est alors la confrontation avec l'Autriche, qui me semble décisive pour les jugements suivants de Wittola. Il fait l'éloge de l'Eglise de France d'autrefois, de ses savants théologiens et évêques. Les Allemands particulièrement ont de bonnes raisons de leur être reconnaissants. Mais cette lumière est maintenant presque éteinte : en France c'est l'ultramou-

tanisme qui gouverne. Voici venu le moment où les Allemands peuvent servir de guide à leurs anciens maîtres. Bien sûr, Wittola pense aux réformes josphistes ; c'est l'aspect sous lequel il perçoit les décisions de l'Assemblée nationale. Cela correspond au jugement de Joseph II sur les débuts de la Révolution, qu'il pouvait encore suivre : à son avis, les mesures de l'Assemblée nationale n'étaient qu'un plagiat de ses propres réformes.

Cette constatation faite, Wittola approuve tous les décrets de l'Assemblée et leur exécution, sans aucune exception, jusqu'en 1792. C'est seulement en cette année qu'on remarque quelques légers doutes. Nous en reparlerons. Le rédacteur des *Neueste Beiträge* commence ses rapports en 1790 avec plusieurs longs articles et beaucoup de documents traduits en allemand sous le titre : « Sur l'état de l'Eglise française ». Continuellement il souligne la nécessité des mesures décidées, parfois impopulaires. Souvent il les juge seulement comme un retour à des conditions antérieures et meilleures. Il défend donc les révolutionnaires, comme il l'avait déjà fait avec Joseph II, contre les reproches d'être des novateurs. Il donne des exemples : l'élection des fonctionnaires de l'Eglise et la portion congrue. La sécularisation des biens de l'Eglise n'a que des avantages pour celle-ci : maintenant le clergé est libre pour sa mission propre. Les chapitres étaient une institution obsolète pour Wittola ; par conséquent il ne regrette pas leur disparition. Comme adversaire acharné de la vie monastique, il approuve les mesures qui lui sont relatives en France, comme il avait autrefois approuvé l'abolition des couvents par Joseph II. Wittola, lui-même richériste, applaudit à l'amélioration de la condition des curés. Par contre, il critique souvent le comportement des anciens évêques nobles, leur avidité et leur esprit dominateur. Bien sûr, il se réjouit de la ligne anticurialiste des mesures révolutionnaires et applaudit à l'abolition du serment de vassalité « hildebrandien » des évêques. Il loue Loménie de Brienne déposant son chapeau de cardinal. Mais aucune opposition de la part de Wittola au serment prêté à la constitution civile du clergé. Au contraire, il critique le parti opposant et qualifie les réfractaires de séditieux. Cela montre bien sa dévotion à l'égard de l'Etat. Comme bien des jansénistes autrichiens, Wittola voit derrière le parti réfractaire les ex-jésuites. Par contre, il adresse



des éloges aux *Nouvelles Ecclésiastiques*, desquelles il tirait beaucoup d'informations sur les événements français.

Le choix des documents publiés en allemand par Wittola est dominé par des auteurs favorables à la constitution civile. Il commence avec deux lettres pastorales de l'évêque d'Orange, Du Tillet. Elles témoignent d'un certain esprit réformateur ; Du Tillet, par la suite, ne se joignit pas au parti « constitutionnel » et fut incarcéré en 1793. Les travaux du comité ecclésiastique sont bien représentés, quelques questions spéciales sont illustrées par des brochures anonymes en traduction allemande ou en résumé. Les lettres pastorales publiées plus tard par Wittola, en partie ou intégralement, sont exclusivement de la plume des évêques « constitutionnels ». On y trouve Font de la Savine, Bonnet, Lindet et Gratien. Tous reçoivent des compliments : le « savant » Font, persuadé que l'Eglise catholique ne condamnera jamais la constitution civile, le « zélé » Lindet, soucieux de dissiper les préjugés, le « bon » Gratien, qui a publié une belle lettre pastorale contre le mariage des prêtres, les Gobel et Grégoire, « renommés », qui consentirent aussi à la constitution civile. Bien sûr, Wittola cite aussi le fameux évêque de Pistoie comme témoin principal pour la légitimité de la révolution ecclésiastique en France.

Il n'y a aucun doute que Wittola, avec son zèle pour la bonne cause, s'il avait vécu en France, aurait été l'un des premiers évêques constitutionnels. Il prit la défense de la constitution civile jusqu'au dernier numéro des *Neueste Beiträge*. Cependant, dans la dernière année de sa revue, il semblait avoir quelques scrupules. On note qu'il consacre alors beaucoup moins de place aux informations sur les événements révolutionnaires. Ses doutes se rapportent maintenant aussi aux problèmes politiques. En automne 1791 il fait une remarque critique générale sur l'esprit de liberté exagéré qui déshonore la religion et le trône. Cela s'adresse sans doute à la France. Dans le dernier numéro il parle des ébranlements et des troubles énormes qui frappent l'Eglise française. Ils sont causés non seulement par les prêtres emportés par un faux zèle, c'est-à-dire les réfractaires, mais aussi par des prêtres peu scrupuleux. Wittola devait constater à cette époque que non seulement l'Eglise réfractaire survivait, mais qu'en plus, plusieurs membres de l'Eglise constitutionnelle avaient franchi toutes les bornes. Les maria-

ges des prêtres inquiétaient le curé autrichien, qui avait toujours défendu le célibat, alors discuté aussi dans sa patrie. On comprend donc la publication de deux lettres pastorales de Gratien sur le mariage et le divorce, dans le dernier numéro des *Neueste Beiträge*. Selon Wittola, Gratien aurait prononcé des paroles claires dans une situation assez désespérée. Ce jugement rejoint celui de Blarer.

Nous ne disposons que de très peu de documents sur les dernières années de la vie de Wittola, mort en 1797. C'est pourquoi nous ne pouvons pas dire comment il aurait jugé la suite de la Révolution. Son élève Charles Schwarzl écrit, en 1794, que Wittola avait préféré se taire. Il vivait assez solitaire dans son village. Peut-être les événements des années 1793 et 1794 ont-ils contribué pour leur part à cette décision. Les mesures qui conduisent le roi à la guillotine et qui débouchent sur la Terreur n'étaient certainement pas dignes d'approbation pour Wittola. Aux yeux du curé autrichien la question principale en France était celle-ci : Comment peut-on limiter les excès des « Lumières », devenues une révolution furieuse ? Il ne peut mieux résoudre le problème que les évêques « constitutionnels ». J'estime que Wittola aurait suivi plutôt le chemin d'un Grégoire que d'un Gobel. Pour expliquer les attitudes de Wittola, d'abord enthousiaste, à la fin désillusionné, il faut relever deux autres constatations, que l'on peut tirer des derniers numéros des *Neueste Beiträge*. Il eut de la peine de voir la nation aimée et respectée déclarer la guerre à l'Allemagne en 1792. Certes, ce tournant ne le conduisit pas au conservatisme en matière ecclésiastique, comme d'autres. Mais il eut peine à accepter ce fait comme patriote. Un second élément qui probablement fut pour lui la raison principale de terminer son activité de publiciste et de se retirer complètement fut l'avènement au trône de François II, la même année. Cela signifiait un tournant décisif de la politique du despotisme éclairé gardée encore par son père Léopold II, le successeur immédiat de Joseph II. Sous le nouvel empereur une continuation des réformes ecclésiastiques dans les pays autrichiens semblait impensable. C'était plutôt la réaction de plus en plus aveugle qui gouvernait maintenant. Bien sûr, les événements révolutionnaires en France y ont contribué beaucoup. Si le curé de Probstdorf avait continué son activité comme autrefois, il aurait été bientôt

considéré comme suspect par un gouvernement épouvanté. Rappelons qu'en 1794 les prétendus jacobins autrichiens ont été exécutés sans merci.

Passons aux autres personnages, d'abord au disciple déjà cité, Schwarzl. Il fut professeur de théologie pastorale à Innsbruck, puis à Fribourg en Brisgau. Il fut le dernier correspondant de l'abbé Mouton, jusqu'aux débuts du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais dans ses lettres il parle très peu de la Révolution. Il avoue que la politique ne l'intéresse pas ; tout au plus il craint une invasion française à Fribourg. Plusieurs fois il écrit qu'il serait chimérique de croire que la Révolution était la conséquence de l'abolition des jésuites, comme ceux-ci le prétendent. Il cherche à distinguer le soulèvement contre Joseph II dans les Pays-Bas, et la Révolution française. Les causes sont la superstition dans le premier cas, l'irréligion dans le second. Ce jugement n'est point du tout convaincant et témoigne d'une certaine naïveté politique. Mais il y a un fait encore plus surprenant : le bouleversement de l'Eglise en France pendant la Révolution ne touche guère notre professeur. C'est en 1798 seulement qu'il pria Mouton de publier la constitution civile dans les *Nouvelles Ecclésiastiques*. Il en avait cherché longtemps le texte mais sans réussir à le trouver. Rappelons que Wittola livrait dans les *Neueste Beiträge* beaucoup d'informations, sans publier toutefois le texte intégral.

Melchior Blarer avait une vue plus claire. Ce protagoniste du jansénisme autrichien avait beaucoup voyagé pendant toute sa vie, il connaissait bien les courants de son temps ; il avait aussi des amis protestants. Expulsé des pays autrichiens, il retourna en 1786 dans sa patrie et se dirigea plus tard vers les Pays-Bas, où Dupac lui avait procuré une fonction au séminaire d'Amersfoort. Au temps de la Révolution il était pasteur à Den Helder, en compagnie de son élève moravien Christoph Hauke. De cette époque, plus précisément de l'année 1792, datent quelques lettres à l'abbé Mouton. En février, lorsqu'on voit déjà venir le schisme, Blarer justifie le principe de la Révolution. On ne pouvait pas approuver toutes ses mesures, mais non plus le contraire. La Révolution avait été nécessaire, la situation antérieure de l'Etat et de l'Eglise étant devenue insupportable. De cette révolution, impensable en Allemagne, on pouvait espérer le mieux. Elle serait une dure leçon pour les monarques, qui

doivent apprendre à ménager et à respecter leurs sujets, fondement de leur pouvoir. A la différence de Wittola, Blarer avait des sentiments républicains ; il s'est permis même de critiquer l'empereur Joseph II. Cependant Blarer n'est point révolutionnaire par principe, il voit bien les dangers d'un tel bouleversement. Quant aux changements dans l'Eglise française, il attaque le parti conservateur ; il y voit, comme d'autres, l'influence perpétuelle des jésuites. Il se plaint des prêtres réfractaires, loue les *Nouvelles Ecclésiastiques*, soucieuses de les persuader d'accepter la constitution civile du clergé.

Mais déjà quelques mois plus tard, en automne, Blarer semble avoir changé de parti. Autrefois il aurait été fier d'être un Français, déclare-t-il. Désillusionné, il se plaint maintenant des révolutionnaires. Le sort de Louis XVI l'attriste. Il déplore le destin de l'Eglise de France. Les bons espoirs sont ruinés par une cabale fanatique et furieuse de soi-disant jacobins. En effet, la situation actuelle de l'Eglise n'était pas meilleure qu'au temps de l'Ancien Régime. Il n'y avait pas de différence entre les prêtres mariés ou les fidèles apostats et les hypocrites d'autrefois. On pourrait retrouver espoir s'il y avait plus d'évêques zélés, comme celui de Rouen (Gratien). Mais Gobel, son ancien condisciple de Colmar, ne pouvait pas être compté parmi eux. Il semble que Hauke ait partagé le point de vue de Blarer.

Kaspar Karl fut le dernier correspondant de Mouton à Vienne. On peut supposer qu'il avait une attitude tout à fait négative envers la Révolution. Karl était empreint d'un rigorisme excessif, d'un mépris du monde et d'un pessimisme qui lui coûtèrent l'amitié de Wittola et de Blarer. Aussi vivait-il complètement en retrait. Dans ses lettres il ne parle pas directement de la Révolution. Mais quelquefois il compare la situation de Vienne avec celle de Paris. Ce faisant, il exagère fortement. Déjà en 1792, il voit dans la métropole des jacobins parmi les plébéïens. Dans la société mondaine on remarque des apostasies publiques. La petite troupe des vrais fidèles [*pusillus grex*] devrait servir Dieu secrètement. Au début de l'année 1794 il écrit que Vienne serait le Paris de 1789. Cela ne correspond point du tout à la vérité : à cette époque, la réaction sous François II était déjà très sensible et dans la même année la

conspiration prétendument jacobine, dont Karl ne savait certainement rien, fut étouffée brutalement.

\*\*

Si l'on passe maintenant en Allemagne, il faut faire une halte à Salzbourg. Dès les années soixante-dix, la principauté-archevêché de Salzbourg était un foyer de jansénisme. Le prince-archevêque lui-même était un correspondant de Scipione de Ricci ; plusieurs de ses réformes étaient inspirées d'idées jansénistes. Mais même dans ce pays, l'*Aufklärung* gagna du terrain. Dans les années quatre-vingt-dix, à un moment où en Autriche et en Bavière dominait la réaction, Salzbourg continuait à rester un asile de l'*Aufklärung*, d'une *Aufklärung* parfois radicale. Dans ces conditions, il est peu étonnant qu'il y ait eu des sentiments bienveillants envers la Révolution française. L'historien contemporain Wolf écrit que l'archevêque Colloredo, comme Ricci, avait accordé ses applaudissements aux travaux de l'Assemblée nationale concernant les affaires ecclésiastiques. Contre la politique de Rome dans l'affaire des nonciatures dans le Saint-Empire, Colloredo pense faire appel, entre autres, à l'Assemblée nationale. En 1792, Wittola annonce une brochure *Accord des vrais principes de l'Eglise, de la morale et de la raison sur la constitution civile du Clergé de France*. Traduite par Bernhard Stöger, cette défense de la constitution civile fut publiée la même année à Salzbourg, chez Mayr, en allemand (*Harmonie der wahren Grundsätze der Kirche, der Moral und der Vernunft mit der bürgerlichen Verfassung des Klerus von Frankreich*). D'autres brochures en faveur de la Révolution reçurent de bonnes critiques dans la *Oberdeutsche Allgemeine Litteraturzeitung*, le porte-parole de l'*Aufklärung* salzbourgeoise.

Enfin, pour dire un mot des territoires catholiques du Saint-Empire, il faut tout d'abord souligner que le jansénisme y joua un rôle beaucoup moins important qu'en Autriche et qu'à Salzbourg. Dans quelques principautés ecclésiastiques certains entretenaient des contacts avec Utrecht. Mais ce sont tous des hommes peu connus, de second ordre. Les princes-évêques eux-mêmes ne s'intéressent guère au jansénisme. En Allemagne, il n'y a presque pas d'institutions pour le soutenir, comme les séminaires et les universités en Autriche. De même, les livres jansé-

nistes sont beaucoup moins répandus. Cette absence remarquable du jansénisme dans l'Empire s'explique, à mon avis, par plusieurs motifs. Les relations avec l'Italie, décisives pour l'Autriche, y manquent. Les relations avec Utrecht étaient faibles ; elles datent, pour la plus grande partie, des années soixante-dix et quatre-vingt. A cette époque, l'*Aufklärung* avait déjà fait des progrès considérables en Allemagne : le jansénisme paraît donc obsolète. Quant aux princes-évêques, leur épiscopalisme et le febronianisme avaient déjà amené de graves dissensions avec le pape. Soutenir le jansénisme, plusieurs fois condamné par Rome, aurait aggravé les tensions actuelles jusqu'à l'insupportable. Cela amena les princes ecclésiastiques à une politique prudente ; les avances de Dupac de Bellegarde furent rejetées. On a un bon exemple de cette attitude chez l'électeur de Cologne, Maximilien-François, le frère cadet de Joseph II. Par sa mère et ses confesseurs il avait reçu une formation janséniste. Mais dans sa fonction d'archevêque il évitait tout soutien au jansénisme, pour ne donner aucun soupçon à Rome ou au parti conservateur.

Le seul homme parmi les jansénistes allemands qui correspondit pendant une longue période avec l'abbé Mouton, fut François-Christophe Scheidel, professeur de théologie à Mayence. Il fut frappé par l'invasion française en 1792. Contrairement à d'autres théologiens de la Faculté, mieux connus, qui allèrent au parti jacobin et se mirent au service de la nouvelle république éphémère de Mayence, il émigra avec son maître, l'électeur Erthal. Comme le clergé mayençais en général, Scheidel était favorable aux réformes, mais pas à la Révolution. Dans ses lettres à Mouton, qui débutent en 1792, il parle peu de la Révolution française. Il plaint les pauvres prêtres constitutionnels, placés entre l'enclume et le marteau, haïs par Rome, mais non moins exposés aux attaques de la révolution radicale. Il voit clairement les conséquences de la Révolution pour l'Allemagne. En effet, elle avait eu pour résultat que l'animosité envers Rome, ainsi que l'esprit réformateur, avait diminué considérablement. C'est ce qu'on peut dégager de maintes constatations de Scheidel qui vont dans cette direction. Comme d'autres jansénistes, Scheidel refuse la théorie d'une conspiration, avancée par les ex-jésuites. Il est probable que le professeur mayençais eut des sympathies pour la Révolution au

début, mais qu'il a ensuite changé d'opinion, particulièrement sous la pression de l'invasion française à Mayence. Malgré cela il ne devint pas conservateur. Après une longue interruption il reprit en 1798 sa correspondance avec Mouton. Josse Le Plat lui fit faire la connaissance d'Henri Grégoire. Celui-ci l'informa de ses tentatives de réorganiser l'Eglise française après les années turbulentes de la Terreur. Après la seconde invasion française en Rhénanie, Scheidel se retira à Aschaffenburg, la seconde résidence de l'électeur, où il avait obtenu un bénéfice de curé par l'entremise du nouvel archevêque, Dalberg.

\*\*

En guise de conclusion, je voudrais dire que les attitudes des jansénistes de langue allemande, soit en ce qui concerne les problèmes politiques, soit en ce qui concerne les mesures touchant l'Eglise, ne diffèrent pas, sur les principes des jugements d'autres représentants de l'*Aufklärung* allemande, catholiques ou protestants. Presque tous évaluent positivement les débuts de la Révolution, souvent jugée nécessaire pour établir des réformes déjà exécutées dans la plupart des Etats allemands. Ces sympathies se maintiennent jusqu'à l'année 1792 environ. Ensuite, et surtout à partir de 1793, le balancier oscille vers l'autre côté. Aux yeux des Allemands, la Révolution va trop loin maintenant. Ils se détournent de la nouvelle république, de plus en plus antichrétienne, et ils déplorent alors la position des prêtres « constitutionnels », auxquels ils se sont identifiés tout d'abord. Le processus de la Révolution est donc un exemple excellent pour discuter du problème essentiel de l'*Aufklärung* allemande : celui de la diminution de l'*Aufklärung* elle-même.

## NOTES

### *Sources manuscrites*

Rijksarchief te Utrecht, Archief der Oud-Bisschoppelijke Clerenzij, Fonds Port-Royal et *Unigenitus*; *Correspondance* de l'abbé Mouton: 3406 Blarer, 3417 Karl, 3463 Hauke, 3569 Scheidel, 3572 Schwarzl.

### *Sources imprimées*

*Neueste Beiträge zur Religionslehre und Kirchengeschichte. Nouvelles Ecclésiastiques.*

H. Grégoire, *Les Ruines de Port-Royal des Champs*, Paris, 1809.

*Oberdeutsche Allgemeine Litteraturzeitung.*

*Wienerische Kirchenzeitung.*

P. Ph. Wolf, *Geschichte der römisch-katholischen Kirche unter der Regierung Pius des Sechsten*, t. 7, Zürich 1802.

### *Travaux*

M. Brandl, « Theologisches Schrifttum zur Französischen Revolution (1789-1830) », A. Rauscher (éd.), *Deutscher Katholizismus und Revolution im frühen 19. Jahrhundert*, Paderborn 1975, p. 81-105.

L. Hammermayer, « Illuminaten und Freimaurer zwischen Bayern und Salzburg », A. Kraus (éd.), *Land und Reich, Stamm und Nation. Festgabe für Max Spindler zum 90. Geburtstag*, München, 1984, t. 2, p. 321-355.

P. Hersche, *Der Spätjansenismus in Oesterreich*, Wien, 1977.

— « Erzbischof Hieronymus Colloredo und der Jansenismus in Salzburg », *Mitteilungen der Gesellschaft für Salzburger Landeskunde*, 117 (1977), p. 231-268.

— « Der österreichische Spätjansenismus. Neue Thesen und Fragestellungen », E. Kovács (éd.), *Katholische Aufklärung und Josephinismus*, Wien, 1979, p. 180-193.

— « Jansenistische Sympathien in der deutschen Reichkirche im letzten Drittel des 18. Jahrhunderts », *Deutschland und Europa in der Neuzeit. Festschrift für K.O. Freiherr von Aretin zum 65. Geburtstag*, Wiesbaden, 1988, p. 395-418.

E. Préclin, *Les Jansénistes du XVIII<sup>e</sup> siècle et la Constitution civile du Clergé*, Paris, 1928.